BRUCE
BÉGOUT
OBSOLESCENCE
DES RUINES
INCULTE
ESSAI

BRUCE BÉGOUT
OBSOLESCENCE DES RUINES

Bruce Bégout est né en 1967. Philosophe et écrivain, maître de conférences à l'université de Bordeaux III, il est l'auteur de divers ouvrages, dont quatre essais aux éditions Allia, ainsi que de *Suburbia*, *Dériville* et *Los Angeles* aux éditions Inculte.

Nous sommes entrés dans le troisième âge des ruines. Après les ruines anciennes et les ruines modernes, nos territoires se couvrent à présent de ruines instantanées, de ruines si immédiates et si totales qu'elles ne sont plus à proprement parler des ruines, mais des tas de décombres. L'obsolescence programmée des nouveaux édifices, conçus non pour durer mais pour se dégrader rapidement, inaugurerait-elle une civilisation des gravats ?

Dans cet essai aussi passionnant que fouillé, Bruce Bégout nous propose une radiographie de cette nouvelle production architecturale. A travers l'analyse des œuvres de Tocqueville, Riegl, Smithson, Koolhaas, Arendt, et quelques autres, il interroge le nouveau visage du monde : un monde sans ruines.

Couverture : Rémi Pépin **Photo de couverture :** © Creative Commons - Pxhere **Photo d'auteur :** © D.R.

WWW.INCULTE.FR

OBSOLESCENCE DES RUINES

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LES GRAVATS

© inculte, 2022

OBSOLESCENCE DES RUINES

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LES GRAVATS

BRUCE BÈGOUT

éditions inculte

Kant et Fichte voguent volontiers vers l'éther,
Ils y ont cherché une Terre lointaine,
Mais moi, je cherche seulement à comprendre
Ce que j'ai trouvé… dans la rue !

K. Marx

INTRODUCTION

LE PRINCIPE DÉSUÉTUDE

« Lorsque j'arrivai pour la première fois à New York, par cette partie de l'océan Atlantique qu'on nomme la rivière de l'Est, je fus surpris d'apercevoir, le long du rivage, à quelques distances de la ville, un certain nombre de petits palais de marbre blanc dont plusieurs avaient une architecture antique ; le lendemain, ayant été pour considérer de plus près celui qui avait particulièrement attiré mes regards, je trouvais que ses murs étaient de briques blanchies et ses colonnes de bois peints. Il en était de même de tous les monuments que j'avais admirés la veille. »

Alexis de Tocqueville,
De la démocratie en Amérique

« Malgré le caractère grandiose des édifices américains, malgré la rapidité avec laquelle ils sont érigés, inenvisageable en Europe, malgré la hauteur des gratte-ciel, leurs équipements, leur volume, les bâtiments donnent ici une étrange impression de provisoire (...). Avec toute la confiance que l'on peut accorder à la technique américaine, omnipotente, ce genre de bâtiment semble bricolé, reconstruit à la hâte à partir d'autre chose, et passible de destruction lorsqu'on n'en aura plus besoin, c'est-à-dire très bientôt. »

Vladimir Maiakovski,
Ma découverte de l'Amérique

« Ces maisons mobiles s'améliorent, se perfectionnent chaque année. Si vous êtes à l'aise, vous échangez la vôtre contre le dernier modèle. Tout comme vous le faites de votre voiture (…). La première impression qui s'imposa à moi fut que ces gens ne cherchaient ni ne désiraient la permanence en soi. Ils ne construisent pas pour les générations à venir, mais attendent la sortie d'un modèle nouveau correspondant à leurs moyens. »

John Steinbeck, *Voyage avec Charley*

« Les maisons plus anciennes autour des centres urbains de béton ressemblent déjà à des slums *et les nouveaux* bungalows *en bordure des villes sont comme les fragiles constructions des foires internationales, monuments élevés au progrès technique et invitant à s'en débarrasser après une brève période d'utilisation, comme on se débarrasse de boîtes de conserve vides. »*

Max Horkheimer et Theodor W. Adorno,
La Dialectique de la raison

« À partir du moment où un bâtiment est achevé, sa destruction commence. »

Frederick Albert Gutheim, *Architectural record*, *1949*

« Puisque ces villes sont neuves et tirent de cette nouveauté leur être et leur justification, je leur pardonne mal de ne pas le rester. Pour les villes européennes, le passage des siècles constitue une promotion ; pour les américaines, celui des années est une déchéance. Car elles ne sont pas seulement fraîchement construites, elles sont construites pour se renouveler avec la même rapidité qu'elles furent bâties,

c'est-à-dire mal. Au moment où les nouveaux quartiers se dressent, ce sont à peine des éléments urbains : ils sont trop brillants, trop neufs, trop joyeux pour cela. Plutôt on croirait une foire, une exposition internationale édifiée pour quelques mois. Après ce délai, la fête se termine et ces grands bibelots dépérissent : les façades s'écaillent, la pluie et la suie y tracent des sillons, le style se démode, l'ordonnance primitive disparaît sous les démolitions qu'exige, à côté, une nouvelle impatience. Ce ne sont pas des villes neuves contrastant avec des villes anciennes ; mais des villes à cycle d'évolution très court, comparées à des villes à cycle lent. »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*

« *Ce n'est pas un hasard si un bâtiment se nomme* immeuble *en français. Mais pour combien de temps encore à juste titre ? Aux États-Unis, on trouve déjà des maisons sur des parkings ; en effet, elles peuvent être déplacées si d'autres bâtiments à leur place s'avèrent plus pratiques. Immeubles ? Ils sont devenus des navires terrestres.* »

Günther Anders, *Sténogrammes philosophiques*

« *Le Corbusier réinventa le béton et en fit un nouveau matériau, utilisant sa grossièreté et celle du coffrage en bois pour créer une surface architectonique d'une noblesse rude, à l'instar des colonnes et temples doriques rongés par le temps. Ce n'était pourtant pas une architecture créatrice de ruines grandioses, puisque le béton armé de Marseille était ruine avant même la terminaison de l'édifice.* »

Reyner Banham, *Le Brutalisme en architecture*

« Pour en sortir, pourtant, il ne reste pas d'autre issue que de laisser se développer librement l'éphémère, sans trop de normes, ni d'autres règles que celles de l'abondance dans l'immédiat. Alors le problème principal deviendra : que faire des bâtiments construits sous le régime de la durabilité, de ces bunkers et de ces coffres-forts qui se dresseront, obstacles immuables au milieu d'une création généreuse et continue ? On instituerait alors, certainement, un Centre Scientifique de la Démolition des Bâtiments qui se consacrerait à les rendre éphémères. »

David Georges Emmerich, *Obstacles immuables*

« Au lieu de cela, ces maisonnettes aux teintes claires, combinées comme un deux-pièces de femme ou une glace à la fraise et au citron, sont autant de coups de poing dans l'œil, et si elles ne portaient au suprême degré la marque du provisoire, il y aurait de quoi désespérer (entre autres) de l'humanité (…). Toutes ces boîtes de conserve roses, jaunes, violettes, rouge sang, ont l'air fragile des lampions en carton qu'on porte en procession à Florence la veille de la fête de la nativité de la Vierge ; les maisons d'aujourd'hui portent la marque de l'éphémère, et celle aussi de leur incapacité absolue de s'harmoniser avec le paysage (…). Mais notre moderne à nous ne sera guère domestiqué par la patine du temps, parce que, comme je l'ai dit, il n'est pas destiné à durer ; il appartient à la civilisation du "on consomme et on jette". »

Mario Praz, *Le monde que j'ai vu*

« Les avions et les rasoirs électriques d'un pays ne sauraient avoir plus de cinq ans. En Europe, on considérera au contraire comme très correcte une moyenne d'âge de quarante-cinq ans pour les immeubles… Les délais de fabrication et d'utilisation du logement

surprennent à notre époque. Il est probable qu'ils déroutent beaucoup de nos contemporains et les détournent d'un investissement à si longue échéance en comparaison des autres investissements de notre civilisation industrielle. »

Jean-Eugène Havel, *Habitat et logement*

« *L'architecture ne suffit plus. Parce que les relations spatiales sont établies plutôt par les symboles que par les formes, l'architecture dans le paysage devient symbole dans l'espace plutôt que forme dans l'espace* (…). *L'enseigne est plus importante que l'architecture. Le budget d'un propriétaire reflète cet état de choses. L'enseigne sur le devant est une extravagance vulgaire, le bâtiment derrière une nécessité modeste. L'architecture, c'est ce qui est bon marché* (…). *Les petits bâtiments bas, gris-marron comme le désert, sont séparés et en retrait de la rue devenue grand-route ; et leurs façades postiches sont dégagées et tournées perpendiculairement à la route sous forme de grandes et hautes enseignes. Si on enlève les enseignes, il n'y a pas de lieu.* »

Robert Venturi, Denise Scott-Brown, Steven Izenour,
L'Enseignement de Las Vegas

« *De même que l'urbanisation, la motorisation, l'électrification et l'information ont bouleversé la vie des sociétés, de même le travail de la réflexion et de la critique a retourné la structure des consciences et leur a imposé une nouvelle constitution dynamique : "il n'y a plus rien qui tient".* »

Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*

« Ici le temps n'a rien recouvert. Tout est banal, parce que tout a toujours été banal. Aucun effort d'imagination à faire. C'est même rare, dans le décor en continuelle transformation de la banlieue parisienne, une telle permanence. Ce sont toujours les mêmes galeries, les mêmes façades indigentes, les mêmes étroites fenêtres. Toujours cette vague impression d'inachèvement due à la pauvreté du matériau. »

François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*

« Les débris de la civilisation industrielle ne nous enseignent pas la nécessité de nous soumettre à la catastrophe, mais la fragilité de l'ordre social qui nous dit que cette catastrophe était nécessaire. »

Susan Buck-Morss, *La Dialectique de la vue*

« Peut-être cette obstination de l'architecture contemporaine à rappeler, par quelque détail sordide au milieu des aménagements les plus ambitieux, avant même qu'ils soient achevés, leur vocation à se dégrader et à disparaître, est-elle en quelque sorte l'équivalent d'un memento mori ? »

Jean Rolin, *Zones*

« Celles-ci [*les ruines*] *ne sont plus concevables aujourd'hui, elles n'ont plus d'avenir, si l'on peut dire, puisque, précisément, les bâtiments ne sont pas faits pour vieillir, accordés en cela à la logique de l'évidence, de l'éternel présent et du trop-plein* (…). *L'histoire à venir ne produira pas de ruines. Elle n'en a pas le temps. »*

Marc Augé, *Le Temps des ruines*

« La ruine ne survient pas comme un accident à un monument hier intact. Au commencement, il y a la ruine. Ruine est ce qui arrive ici à l'image dès le premier regard. »

Jacques DERRIDA, *Mémoires d'aveugle*

« Les chances pour un bâtiment de vieillir et de devenir une ruine ont diminué, ironiquement de manière inversement proportionnelle à l'augmentation de l'espérance de vie de la population. La ruine du XX^e siècle est soit un débris, soit un édifice entièrement restauré. »

Andreas HUYSSEN, *Authentic Ruins*

« Le Junkspace *est la somme de tout ce que nous accomplissons actuellement ; nous avons construit davantage que toutes les générations antérieures réunies, mais, d'une certaine manière, nous ne jouons pas dans la même cour. Nous ne laissons pas de pyramides. Selon le nouvel évangile de la laideur, il y a déjà plus de* Junkspace *en construction au XXI^e siècle qu'il n'en est resté du XX^e… »*

Rem KOOLHAAS, *Junkspace*

« Lorsque je regarde, d'un œil mi-bienveillant mi-affolé, tout ce qui se construit autour de moi en Roumanie depuis trente ans, et qui s'inscrit dans un mouvement plus large de production matérielle et spirituelle ressaisie à l'échelle globale, je ne perçois en définitive qu'une architecture zombie, des bâtiments mort-nés, en coma cérébral. Des hommes errent l'esprit vide dans ces constructions qui ont déjà perdu leur fonction, des boîtes grossières

et bon marché qui se délitent plus vite que le désir qui les traverse sans les apercevoir. »

Franz Lenau,
A Few Light Touches of Apocalyptic Sublime

« Les édifices "effondés" ne font plus obstacle au passage. Et, certes, le risque est alors pris d'une urbanisation vouée désormais à la seule exigence d'une circulation fluide, sans plus aucun point d'arrêt. Mais l'essentiel est ce que nous enseigne une telle architecture. L'édifice ne s'approprie pas le sol, il y prend appui comme un animal. Voilà une architecture pour exister, tant il est vrai qu'exister "a la modalité d'un flottement dépourvu de sol". »

Benoît Goetz, *La Dislocation*

« Polyvalents, neutres et modulaires, les lieux modernes s'adaptent à l'infinité de messages auxquels ils doivent servir de support. Ils ne peuvent s'autoriser à délivrer une signification autonome, à évoquer une ambiance particulière ; ils ne peuvent avoir ainsi ni beauté, ni poésie, ni plus généralement aucun caractère propre. Dépouillés de tout caractère individuel et permanent, et à cette condition, ils seront prêts à accueillir l'indéfinie pulsation du transitoire. »

Michel Houellebecq, *Approches du désarroi*

« Un mot proche de ruine est le délaissé (derelict). *Pourtant des deux termes suscitent des réactions différentes. Une ruine inspire la poésie, l'autre appelle à la démolition. Quelle est exactement la différence entre eux ? Londres est l'hôte d'une sous-ville en plein essor d'architectures délaissées – pubs abandonnés, terrasses clôturées*

par des planches, alignement de magasins vides, mais, de manière cocasse, peu de ruines réelles. »

Gilda Williams, *C'était ce que c'était : ruines modernes*

« *Que l'on y pense un peu en effet : la durée de vie d'une construction aux États-Unis, à la fin du* XX^e^ *siècle, est estimée en moyenne à trente-cinq ans ; parfois même vingt-cinq. À vrai dire, seul l'archétype de l'architecture comme art de l'éternel monument peut encore aujourd'hui refouler la modification brutale de ce qui s'est ainsi emparé de son objet* (...). »

Emmanuel Rubio, *Vers une architecture cathartique*

« *La principale anxiété concernant l'identité, à l'époque moderne, était le souci de durabilité ; aujourd'hui, c'est le souci d'éviter les engagements. La modernité bâtissait en béton et en acier ; la postmodernité en plastique biodégradable.* »

Zygmunt Bauman, *La Vie en miettes*

« *Les lotissements des banlieues américaines évoquent des camps de nomades construits par Kaufmann & Broad* (...). *La ville américaine est jetée après usage et les nouveaux arrivants se partagent les restes quand les premiers occupants ont déménagé plus loin.* »

Stéphane Degoutin, *Prisonniers volontaires du rêve américain*

« *L'ironie réside dans le constat que la modernité, qui s'était voulue destruction systématique des formes anciennes, subit*

elle-même à présent ce destin. Mieux, elle le veut. C'est une antiquité instantanée. »

Mark Lewis, *Is Modernity our Antiquity ?*

« Mon ami Krzysiek Sroda se rend au Maroc chaque hiver. Il loue une chambre au bord de l'océan pour sept euros la nuit, et il y écrit de très beaux livres. Il m'envoie des emails : "aujourd'hui, à la plage, j'ai trouvé 27 tongs en plastique, dépareillées". C'est ce qui restera de nous. Du jetable. D'autre part des tongs en plastique ont permis de chausser des millions de personnes qui, avant, marchaient pieds nus. Je suis allé en Amérique une fois. De ce point de vue, ce pays semble un peu plus honnête. On y construit des maisons, des centres commerciaux, et dès qu'ils s'usent, vieillissent, passent de mode, des bulldozers arrivent et détruisent tout pour y construire autre chose. L'impermanence, l'obsolescence sont calculées, programmées. Partout, on produit du jetable. La permanence, la solidité, la durée ont perdu tout sens. »

Andrzej Stasiuk, Entretien dans *Le Matricule des anges*

« Il n'y a pas très longtemps cet endroit était l'un des points névralgiques de l'Italie (...). Il a aujourd'hui le mystère de ces cités fantômes qui donnent plus sûrement le sentiment de l'humanité que les agglomérations surpeuplées. Escaladant non sans peine les barres rouillées, nous avons pénétré dans une ville morte, frappée par la catastrophe, mais une ville sans cadavres ; des maisonnettes toutes simples comme celles des livres pour enfants, des portes ouvertes, des sièges cassés, des battants d'armoires métalliques grinçants (...). Tout le monde est parti, indifférent, laissant s'écrouler les bâtiments. »

Nicolo Bassetti et Sapo Matteucci, *Sacro Romano GRA*

ESPÉRANCE DE VIE NULLE

Il y a ici presque quelque chose de blessant pour l'intelligence du lecteur à vouloir tirer de cet échantillon de citations – que l'on aurait pu d'ailleurs prolonger presque infiniment – un thème si évident. Ce que nous disent leurs différents auteurs, avec leur langue et leur style propres, mais d'une même voix, c'est la chose suivante : ce que nous construisons tend de plus en plus à bafouer la première règle que, selon Vitruve, l'architecture devrait suivre, à savoir la solidité (*firmitas*). Pour diverses raisons, nos édifices durent de moins en moins longtemps et surtout leur intrinsèque fragilité fait qu'ils ont peu de chances de devenir des ruines. Si l'architecture des immeubles d'habitation résiste, bien qu'elle montre en Occident de nombreux signes de dégradation, celle des édifices techniques et commerciaux des bords de route tend à les faire ressembler à des préfabriqués. L'idée que ce nous construisons intègre le destin de son autodissolution rencontre habituellement la réserve, voire l'hostilité, des spécialistes de la question. Ils prennent toujours la dégradation précoce pour un simple accident, à savoir une négligence extérieure à l'architecture. Un effondrement ne peut assurément témoigner contre l'art de la construction. Mais dix mille ? Cent mille ? Les statistiques instruisent souvent de vérités que les vues de terrain semblent ignorer. En cette matière, les faits clament clairement leur culpabilité et nous renseignent sur le processus de fragilisation en cours. Et nulle part ne se manifeste de façon plus éclatante le goût de la destruction de la société actuelle que dans le domaine de la production urbaine et architecturale.

Notre époque porte, il est vrai, un intérêt grandissant aux bâtiments à l'abandon. Par abandon, on désigne ici la perte de fonction et la dégradation matérielle qui s'ensuit. On voit se développer aux quatre coins de la terre une exploration de ces lieux vacants et délaissés, une réappropriation esthétique

et ludique de leurs espaces. Mais ces lieux déliés des pratiques humaines, déconnectés des réseaux de circulation et laissés à la merci des intempéries, deviennent-ils pour autant des ruines ? Il est habituel dans l'histoire des théories de l'architecture de comparer le corps humain à un bâtiment. L'un est vu comme la projection de l'autre, comme une sorte d'extension dans l'espace des organes et des fonctions corporelles. Cette analogie s'effectue selon différentes perspectives. L'édifice peut tout d'abord être interprété lui-même comme un grand « corps » (Alberti) qui enferme d'autres corps et leur fournit ainsi une sorte de contenant. On peut également insister avec Philarète et Vitruve[1] sur les proportions idéales entre le corps humain, servant ici de canon, et l'architecture qui se déploie autour de lui. Il est enfin loisible de comprendre la construction comme une réponse aux besoins du corps, notamment celui de trouver un abri, de se préserver des nuisances naturelles (vent, froid, pluie, etc.). C'est là ce qui confère à n'importe quel bâtiment sa force suggestive : il contient le destin de ses usagers en les protégeant de ce qui pourrait y mettre fin. Souvent cette analogie va jusqu'à imaginer une certaine durée d'une vie au bâtiment et à interpréter cette dernière selon les phases de la naissance, de la maturité et de la vieillesse[2]. Ce qui est sûr, c'est que, au moins depuis l'Antiquité, l'architecture est conçue comme une production plus solide et plus durable que l'être humain qui la

1. Voir le contre-exemple, Vitruve, *De Architectura III, 3, 5* : « L'aspect même de ces temples (*aracostyle*) est celui d'un homme aux jambes écartées, à la tête trop lourde ; ils paraissent bas, aplatis. »

2. L'analogie a cependant ses limites. Il est évident que ce ne sont pas les mêmes raisons qui produisent ici le vieillissement des corps et là la dégradation des bâtiments. De même un cadavre n'est pas une ruine. L'histoire de l'architecture mobilise souvent cette comparaison mais elle ne pose pas néanmoins une équivalence stricte entre le corps et le bâtiment. Les principes de formation comme de destruction ne sont pas identiques dans les deux cas. À ce titre, la ruine est plus proche d'un outil cassé que d'un organisme mort. L'étonnement devant les constructions humaines dégradées a donc sa spécificité et ne relève pas du mystère de la mort biologique.

produit. Avec elle, l'extériorisation par l'homme de ses besoins trouve un point d'ancrage ferme, pérenne, fiable. Dans un monde soumis aux forces naturelles érosives et parfois dévastatrices, elle apparaît même, notamment pour Schopenhauer, comme l'expression d'une lutte tragique entre la pesanteur et la cohésion. À travers son art d'équilibre des forces, elle met en jeu les idées de rigidité, de solidité, de durée. Est architecture cette production artificielle qui *résiste* à l'effondrement, qui le retarde et le détourne, en opposant à la pesanteur toute-puissante l'effort de persister. C'est donc un contre-effort, l'effort utile et nécessaire de l'homme pour contrecarrer la chute inéluctable, la sienne et celle du vivant, et c'est ce jeu d'équilibre des forces, jeu sans doute provisoire, qui, dans tout édifice modeste ou imposant, suscite l'admiration. Autrement, « laissée à son inclination primordiale, toute la masse de l'édifice ne présenterait qu'un simple amas[3] ».

Qu'advient-il, dans ces conditions, lorsque l'architecture de l'ersatz et ses multiples productions contemporaines deviennent plus fragiles que les corps humains qui les ont édifiées ? Quel doit être dès lors l'état d'esprit des hommes face à ce changement spectaculaire du rapport entre la vulnérabilité corporelle et la solidité du bâti ? Qu'en est-il d'un monde où, en raison de leur désuétude programmée, les bâtiments ont une espérance de vie au moins deux fois inférieure à celle des êtres humains ? Où, au cours d'une existence moyenne, un homme assiste ainsi à la disparition de plusieurs générations de bâtiments ?

3. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation, I*, Paris, Gallimard, Folio, 2009, p. 433. Le paradoxe étant chez Schopenhauer que, si la beauté de l'architecture ne tient qu'à cette contemplation esthétique de l'équilibre des forces dans un bâtiment et donc à la vision d'un jeu de forces égales et opposées (pesanteur et cohésion) pourtant, « les ruines aussi peuvent être belles » (p. 436). Peut-être parce que, dans la ruine, persiste encore cet effort de résistance à la pesanteur, parce que la ruine n'est pas encore un simple amas de pierres et atteste, même sous un aspect incohérent et déséquilibré, des « basses fondamentales de la nature » et de « la lutte entre pesanteur et rigidité qui constitue en vérité l'unique matière esthétique de la belle architecture » (p. 433).

Habituellement la ruine compense quelque peu son défaut d'objectivité par un surcroît de mémorisation. Des trous qui transpercent son apparence et la défigurent, surgissent pour ainsi dire des conduits d'aspiration aux souvenirs et aux considérations esthétiques. Moins elle possède de consistance matérielle, plus elle incite la conscience humaine qui s'étend partout à combler les vides, à remplir la déficience par l'imagination du passé, voire du futur. Mais que se passe-t-il lorsqu'il n'y a plus vraiment de ruines, simplement des décombres ? Est-ce qu'ici la capacité de comblement spirituel n'est pas mise en défaut ? Ainsi l'architecture, qui avait pour vocation millénaire d'être une enveloppe protectrice de l'être humain, incarne à présent l'image de la caducité matérielle et symbolique. Elle n'est plus vraiment digne de son nom, car elle est désormais incapable de construire (*tektonia*) quelque chose à partir d'un principe fort (*archè*). L'admiration, qu'exprimait Alberti en 1483 dans son *Art d'édifier*, devant cette capacité qu'ont les bâtiments, notamment antiques, de durer, c'est-à-dire d'opposer au flux dissolvant du temps, de l'histoire et de la nature, la résistance obstinée de la forme et de la matière, devient chose rare et en voie de disparition[4].

L'abolition du seuil entre le fini et l'inachevé, qu'introduit *la mobilisation infinie* du capital, conduit en effet à une *déstabilisation* de la construction contemporaine. En dehors de quelques productions spectaculaires, que l'on pousse au-devant de la scène par esprit de dédommagement, l'architecture de la modernité tardive connaît manifestement une grande phase de précarisation, non seulement de ce qu'elle fait, mais aussi des raisons pour lesquelles elle le fait. Prise la main dans le sac,

4. Léon Battista Alberti, *De l'art d'édifier*, Paris, Seuil, 2004, I, 10, p. 83 : « Ensuite, nous voyons que les hommes, poussés dans leur passion de la recherche par le désir d'atteindre les plus nobles accomplissements, s'essayèrent, dans la mesure de leurs moyens, eux qui étaient mortels, de rendre leurs ouvrages indéfiniment durables et comme immortels. »

son système de défense consiste souvent, soit à *surenchérir* dans la monumentalité offrant de grandes impressions ensorcelantes (tours gigantesques, monuments grandioses, infrastructures immenses et imposantes, etc.), soit à *revendiquer* cette caducité envahissante en vantant, toute honte bue, les mérites du provisoire (habitats démontables, camps, cabanons, tentes, etc.). Le cristal et le sable, la roche et le vent. Saturée de contradictions, elle essaie d'échapper à son sort en se donnant l'illusion de le vouloir. Or ce qui s'ébranle aujourd'hui, sur le plan géographique comme symbolique, c'est bien cette sécurité du stable, et donc celle paradoxalement des ruines. Cet horizon constant et structurant de l'édifice, cette *oikonomia* de l'Occident, la loi de la maison comme construction ordonnant le monde. L'ébranlement ici ne vient pas du dehors, d'un quelconque accident de la nature ou de l'histoire, il est le fruit d'une *décision*. À l'*oikonomia*, à savoir à la stabilité spatiotemporelle comme point de référence archimédien du monde de la vie humaine, s'oppose la loi de l'errance, du mouvement sans commencement ni destination, des déplacements incessants et sans but, « la vie se mouvant en elle-même de ce qui est mort [*das sich in sich bewegende Leben des Todten*] » (Hegel).

UN NOUVEAU MALAISE

Nous trouvons-nous encore dans la même disposition d'esprit que Riegl, lorsque, dans *Le Culte moderne des monuments* (1903), il notait que ses contemporains éprouvaient un malaise devant la vision dérangeante de bâtiments récemment construits et montrant déjà des signes de dégradation ? On peut sérieusement en douter. Certes nous sommes nous aussi certainement troublés, comme les gens du début du vingtième siècle, par le fait que des édifices neufs soient atteints par une forme de vieillissement prématuré. Face à la malfaçon, nous accusons

les négligences des conducteurs de travaux, le système de la sous-traitance. La rapidité des innovations et du *turnover* des produits fait que ce qui est à peine ancien paraît toujours plus ancien. Ainsi, plongés depuis notre plus jeune âge dans un univers d'objets et d'événements obsolescents, de renouvellement continuel d'un neuf déjà devenu périmé, nous sommes presque accoutumés à vivre dans l'atmosphère de la destruction créatrice. Pour comprendre cette évolution, il convient de revenir ici au sentiment de trouble qu'évoque Riegl dans son rapport de 1903[5] s'attachant à distinguer, dans les relations variées et parfois antagonistes que les hommes nouent avec les monuments anciens, différentes valeurs complémentaires ou conflictuelles (valeur historique, artistique, d'ancienneté, de nouveauté, etc.) :

> *Une œuvre d'art moderne imparfaitement intègre ne pourrait que déplaire : c'est pourquoi nous ne construisons pas de ruines (sauf pour les imiter), et pourquoi aussi une maison neuve dont l'enduit s'effrite ou s'encrasse perturbe celui qui l'observe et s'attend à ce qu'une bâtisse neuve soit parfaitement intacte, aussi bien dans sa forme que dans sa polychromie*[6].

L'utilisation d'un édifice implique son entretien et donc sa conservation. Il s'agit, autant qu'il est dans notre intérêt que cela soit ainsi, de maintenir l'œuvre dans un état proche de sa

5. Il s'agissait d'un rapport officiel remis au gouvernement autrichien en 1903 au sujet de la politique de conservation des monuments anciens par le président de la commission centrale pour la recherche et pour la conservation des monuments historiques et artistiques. Ce rapport évoquait moins les actions concrètes à mener en vue de cette politique de conservation que les conditions psychologiques et sociologiques dans lesquelles les hommes se rapportaient aux monuments anciens et contemporains, leur état d'esprit en quelque sorte, leur expérience sociale du temps. Sur ce point, voir Jean-Philippe Antoine, « Jouir démocratiquement du temps. À propos du *Culte moderne des monuments* d'Aloïs Riegl », in J. P. Antoine, *Six rhapsodies froides sur le lieu, l'image et le souvenir*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, pp. 249-289.

6. Aloïs Riegl, *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Allia, 2021, p. 45.

nouveauté, à savoir de son intégrité ontologique et fonctionnelle initiale. On ne peut tolérer que la valeur d'usage soit humiliée par des signes de dégradation qui annoncent sa diminution de fonctionnalité. Au moindre signe de détérioration, notre volonté réparatrice se met à la tâche. Par où l'on voit que, dans le cas d'une œuvre à peine créée et pourtant déjà en état détérioré, la valeur de nouveauté (*Neuheitswert*) affronte la valeur d'ancienneté (*Alterswert*)[7]. Le goût des choses passées et lentement dégradées entre directement en conflit avec le goût opposé de l'intégrité des créations contemporaines[8]. Autant nous prenons du plaisir à voir les choses anciennes revêtues de signes de délabrement, autant nous sommes troublés par la vue délabrée de ce qui était censé être neuf.

Il ne s'agit pas de soustraire ce bâtiment neuf à l'action dissolvante de la nature. Au contraire. Le neuf qui reste éternellement neuf comme le neuf qui devient immédiatement ancien sont tout aussi *dérangeants* à voir pour l'homme ordinaire respectant les lois du temps et de la nature. Si l'on prend au sérieux le fait que la dissolution appartient à l'ordre des choses et que, en tant que telle, elle ne doit pas être perturbée par l'intervention trop marquée de l'homme, alors presque toutes les choses sont faites, indifféremment par la nature ou par les hommes (ces derniers n'étant rien de moins, sur la longue durée, qu'un facteur naturel parmi d'autres), pour se détériorer peu à peu. Pour goûter la valeur d'ancienneté d'un monument, nous

7. Si la valeur de nouveauté valorise les créations contemporaines en raison de leur caractère neuf, jeune et intègre, la valeur d'ancienneté s'attache, sans forcément se fonder sur des considérations historiques et artistiques, aux traces du temps sur les œuvres et surtout aux impressions agréables qu'elles provoquent dans la sensibilité humaine. La valeur d'ancienneté apprécie donc « le seul effet émotionnel subjectif, mais dans tous les monuments sans exception », p. 35.

8. Il faut dire que Riegl pose en dogme non questionné que toute création est nécessairement, que ce soit en art ou dans la production technique, celle d'une œuvre intègre, une et consistante, et ce par un acte de rassemblement et d'unification de fragments, et que l'homme opère donc ici *comme la nature*, à savoir qu'il engendre des individualités bien formées et cohérentes, voir p. 43.

devons par conséquent constater en lui une dégradation nécessairement lente[9] ; autrement, pour les choses du passé, la vision d'une destruction trop violente et rapide, qu'elle soit naturelle ou humaine, ferait d'une certaine façon obstacle à la naissance de cette valeur d'ancienneté. Ce qui en effet provoque en nous cette impression plaisante du passé, c'est « l'inexorable cycle de la création et de l'altération[10] ». Or tout ceci implique deux choses : *premièrement* que ce cycle prenne pour ainsi dire son temps et évoque une sorte d'éternité des forces productrices et destructrices dans leur jeu continuel d'opposition ; et *deuxièmement* que, dans son cas, ces deux forces ne soient jamais emmêlées ou confondues. Si nous reprenons l'exemple de Riegl, à savoir l'édifice neuf montrant déjà des signes de délabrement, ce qui ici nous choque, c'est l'immixtion de la valeur de nouveauté et de la valeur d'ancienneté, c'est-à-dire le fait que la *création* soit en même temps *altération*. Le témoignage de la dégradation n'est pas dans ce cas « apaisant[11] », car il ne fait pas fond sur la loi infaillible de la nature. Au contraire, il renvoie à une décision arbitraire d'instaurer le non-intègre. De même que la restauration complète de l'ancien en neuf nous dérange, de même la création paradoxale du neuf en ancien[12]. Tout se passe comme si cette collusion troublante contredisait la loi de la création intègre du neuf et de la destruction progressive de l'ancien. De la main de l'homme, note Riegl, « nous exigeons des œuvres achevées, closes sur elles-mêmes et intègres[13] » ; de la main de la nature, nous acceptons l'action dissolvante du temps. Peut-être parce que cette loi, qui répartit équitablement les fonctions

9. Pour les édifices anciens, remarque Riegl, « la valeur d'ancienneté s'impose bien plus efficacement par l'action moins violente », à savoir par l'action lente des forces dissolvantes de la nature, cf. *Ibidem*, p. 46.
10. *Ibidem*, p. 22.
11. *Ibidem*, p. 41.
12. *Ibidem*, p. 46 : « Dans les œuvres humaines récentes, les manifestations du passage du temps (délabrement prématuré) nous dérangent autant que dans les œuvres anciennes les manifestations d'une re-création (…). »
13. *Ibidem*, p. 46.

de création et d'altération selon leurs rythmes propres, repose elle aussi sur une analogie constante avec notre propre corps :

> *Toute œuvre humaine est donc comprise comme un organisme naturel dont personne ne doit perturber l'évolution : l'organisme doit s'épanouir librement, et l'homme est tout au plus autorisé à le préserver d'une mort prématurée. Ainsi l'homme moderne reconnaît-il dans le monument un morceau de sa propre existence, et toute intervention sur celui-ci lui procure autant de malaise que s'il s'agissait de son propre organisme*[14].

De même que nous ne supportons pas la mort d'un organisme jeune, de même nous ne supportons pas le délabrement d'une construction récente :

> *L'effet d'une dissolution prématurée de l'organisme d'un monument est considéré comme une intervention violente, arbitraire et superflue et en cela gênante, même si celle-ci est le fait de la nature et non de l'homme*[15].

Inconsciemment, il existe pour nous un âge de la vie des bâtiments. Seul un vieil édifice est pour ainsi dire autorisé à se décomposer et à finir en ruines. Bien évidemment, du point de vue ontologique, tout ce qui est créé par la nature ou par l'homme est également soumis à *la loi de la décomposition*[16]. Mais cette dernière ne peut s'appliquer directement à ce qui vient tout juste de naître. Là encore, l'alternance claire de la loi

14. *Ibidem*, p. 47.
15. *Ibidem*, p. 75.
16. Voir, p. 48 : « le construit ne doit pas être soustrait à l'action dissolvante des forces de la nature lorsque celle-ci s'exerce avec une constance paisible (…). » Cela montre que, dans sa considération des productions naturelles et humaines, Riegl présuppose, dans un esprit Winckelmannien, une conception sereine et apaisée de la dégradation naturelle (« le sentiment pur et apaisant du passage naturel et impérieux du temps », p. 49) qui, à son tour, produit des choses du passé sereines et apaisées dans leur lente dégradation naturelle.

de la création du neuf et de la loi de la dégradation inexorable par les forces dissolvantes de la nature appartient à l'ordre des choses et c'est sur elle que s'appuient, et la valeur de nouveauté, et la valeur d'ancienneté. En revanche, l'impression de malaise apparaît lorsque la création de ce qui est posé comme achevé est d'emblée aussi une destruction, lorsque le neuf « paraît plus ancien qu'il n'est[17] », contestant l'ordre naturel du temps. Et c'est la raison pour laquelle, selon Riegl, dès qu'un meuble montre des signes de dégradation (arêtes ébréchées, enduit encrassé, etc.) nous intervenons aussitôt pour le restaurer. Il en va de même pour un immeuble neuf déjà fissuré ou délabré :

> *Tout bâtiment en usage aspire à paraître, aux yeux du plus grand nombre, dans son état de plein achèvement, jeune et puissant, et à nier les traces de l'âge, de la dissolution, de l'épuisement des forces propres*[18].

Rien n'est ainsi plus étranger au culte moderne de la valeur d'ancienneté que « la volonté d'accélérer cette destruction[19] ». Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi, selon Riegl, l'homme moderne ne peut supporter l'idée, et encore moins la présence autour de lui, de ruines quasi instantanées, de ruines produites comme ruines par le système de production matérielle. S'il accepte à la longue une usure raisonnable du neuf, il ne peut souffrir en revanche la vision de sa dégradation immédiate.

Mais il y a plus. Si, pour Riegl, nous prenons du plaisir aux impressions d'ancienneté, c'est parce que nous savons de manière plus ou moins lucide que les choses du passé, vouées à se dégrader lentement puis à disparaître, sont toujours *compensées* par les créations nouvelles. Dans ce cas, la tristesse de voir le passage de l'œuvre ancienne à l'œuvre ruinée,

17. *Ibidem*, p. 87.
18. *Ibidem*, p. 84.
19. *Ibidem*, p. 50.

puis celui de l'œuvre ruinée à un vulgaire tas de débris sans valeur d'ancienneté, est contrebalancée par la joie d'assister tous les jours à la naissance de choses intègres. De même que les choses du passé se sont dégradées lentement en renforçant ainsi la valeur d'ancienneté, de même les choses du présent vont elles-mêmes à leur tour se dégrader lentement et produire, tout d'abord de nouvelles choses anciennes, puis de beaux vestiges[20]. Se forme un équilibre, sur le temps long, entre création et altération. Les anciennes ruines devenues gravats sans intérêt sont remplacées par les choses intègres vieillissant lentement. De là il suit que la totalité des choses anciennes est ainsi à chaque instant conservée. Il y a autant de choses qui disparaissent lentement que de choses nouvelles qui disparaîtront lentement. Mais que se passe-t-il si les créations nouvelles sont atteintes dès le départ par un vieillissement prématuré, une sorte de *progéria* architecturale ? Dans ce cas, elles vont se dégrader très vite puis disparaître totalement, de sorte que la destruction irréversible des choses anciennes ne sera plus *équilibrée* par la création correspondante des nouveautés saines et intègres se dégradant lentement. Il y aura bien apparition de nouvelles choses, peut-être même en un nombre plus grand que celui de la création des choses passées, mais leur décomposition quasi instantanée perturbera l'équilibre et conduira, dans un temps très court, à la disparition inexorable des ruines. Celles du passé par la loi de la décomposition et celles du présent par leur destruction accélérée et prématurée.

Or n'est-ce pas ce qui est en train de se passer aujourd'hui ? À savoir la création, selon les principes de la destruction créatrice et de la précarisation des formes de vie humaines, de

20. Cf. *Ibidem*, p. 51 : « Ensuite, la création elle-même connaît un mouvement constant et ininterrompu : ce qui est moderne aujourd'hui et, en accord avec toutes les lois de la création, se présente sous la forme d'une totalité intègre, deviendra peu à peu à son tour monument et finira par compenser les disparitions qu'avec le temps les forces de la nature ne manqueront pas de provoquer au sein de l'ensemble des monuments qui nous auront été laissés. »

l'obsolescent ? Si ce qui est construit est déjà ruiné, cela signifie qu'il n'y aura bientôt plus de ruines mais seulement des débris, « un simple tas de pierres informe » incapable de « faire sentir au spectateur la valeur d'ancienneté »[21]. Pourquoi ? Essentiellement parce que le processus moderne de dégradation est introduit dans la création elle-même, et que son rythme d'usure et d'altération n'a rien à voir avec celui des choses du passé. Alors que les choses anciennement édifiées subissaient une dégradation lente et progressive, facteur esthétique de la valeur d'ancienneté, les choses nouvellement édifiées le sont selon la nouvelle loi de la destruction accélérée et prématurée. Le *malaise* moderne ne consiste pas tant à voir avec répugnance une chose neuve et supposément intègre déjà fragmentée, usagée et dégradée qu'à comprendre que, si toutes les choses neuves sont en effet déjà délabrées dans leur conception et leur construction, alors les ruines sont inexorablement vouées à une disparition rapide et totale, car non dédommagée par des nouveautés intègres.

L'ABSENCE DE RUINES

Dans ces noces de poussière entre l'homme superflu et la construction passagère, la ruine semble ainsi elle-même disparaître. « Plutôt que des ruines, c'est de leur absence qu'il faudrait faire cas[22] », remarque très justement Gérard Wajcman.

21. *Ibidem*, p. 50.

22. Gérard Wajcman, *L'Objet du siècle*, Lagrasse, Verdier, 1998, p. 23. Même constat pour Marc Augé, voir, *Le Temps des ruines*, Paris, Galilée, 2003, p. 9 : « (…) de notre monde violent dont les décombres n'ont *plus le temps de devenir des ruines*. » Pour l'anthropologue, le spectacle des ruines récentes est celui de la dégradation rapide qui empêche l'expérience du temps pur de la ruine au profit de la sensation du flux, du passage et de l'oubli. Ainsi les non-ruines contemporaines, à savoir les décombres ne peuvent plus assumer la vocation pédagogique de nous enseigner le temps vécu : « paradoxe à commenter : sans doute est-ce à l'heure des destructions les plus massives, à l'heure de la plus grande capacité

L'absence de ruines est peut-être *l'objet du siècle*, la chose la plus emblématique d'un monde de choses qui en a autant produites que détruites, et qui, avec une certaine application, efface les traces de sa propre destruction. Les choses sont donc relativement simples : si, pour l'architecture de la modernité tardive, la forme résulte de la fonction et si cette fonction est essentiellement *commerciale* (selon le renouvellement accéléré des marchandises) ou soumise à un amortissement rapide des coûts, alors la forme est elle-même marquée par l'aspect éphémère du tout. Il est donc faux de croire que la logique hypermoderniste de la destruction produira des ruines. Elle produira surtout des décombres, à savoir la destruction et l'évacuation des ruines. Car, pour qu'il y ait ruines, encore faut-il que subsistent, sous un certain aspect, les formes originelles et « les traces d'un dessein[23] ». Seul ce qui a force de persistance mérite le nom de ruine. Mais est-ce encore le cas avec nos fragiles bâtiments actuels au bord de l'extinction immédiate ? On peut légitimement s'interroger. Dans un premier temps, la société du *court terme*, de la consommation accélérée et du retour rapide sur investissement, multiplie les ruines, puisque chaque construction neuve se périme rapidement et est abandonnée, mais, dans un second temps, ces multiples ruines toutes neuves disparaissent elles-mêmes. C'est donc bien, et notre essai tentera de le montrer, non la *prolifération* des ruines mais leur *disparition* que le monde du *renouvellement continuel* produit.

Mais pouvons-nous véritablement parler ici de ruines instantanées ? L'idée n'est-elle pas choquante ? La ruine, pour être ruine, ne nécessite-t-elle pas de vieillir, voire d'être déjà vieille ? Une ruine contemporaine est d'autant plus contemporaine

d'anéantissement, que *les ruines vont disparaître* à la fois comme réalité et comme concept », *op. cit.*, p. 85.

23. Sabine Forero-Mendoza. *Le Temps des ruines. Le goût des ruines et les formes de la conscience historique à la Renaissance*, Seyssel, Champ Vallon, collection Pays/Paysages, 2002, p. 9.

qu'elle ne peut être ruine, et si une bâtisse à peine mise en service tombe en ruines, cela ne signifie-t-elle pas qu'elle n'est pas une ruine, non parce qu'elle ne le serait que *trop vite*, mais parce qu'elle ne le serait que *trop tard*, n'étant déjà plus vraiment une ruine mais un débris ? Il n'en reste pas moins vrai que les bâtiments-routes de la *suburbia* mondiale qui saturent notre horizon visuel sont essentiellement tributaires des fonctions éphémères qu'ils servent : la mobilité, le passage, la consommation, la gratification passagère. Expression directe de l'*hybris* industrialo-capitaliste – cette puissance qui *abat* toutes les formes spatiales lui apparaissant comme des *barrières* empêchant la circulation des biens –, ils n'assument plus vraiment leur valeur architecturale et disparaissent sous les injonctions de la mobilisation universelle. L'exigence de soumettre l'ensemble de tous les étants à *la circulation des marchandises et du capital* implique une liquidation des lieux, avec leur stabilité et leur délimitation, par la force corrosive du temps, et notamment du temps court de l'accélération. La subordination récente des espaces urbains aux exigences de la *smart city* et de la numérisation totale de l'expérience accentue encore plus, si besoin était, leur dématérialisation fugace[24]. Dans cette culture de la précarité, il n'est donc pas certain que puissent encore subsister dans cinquante ans des lambeaux architecturaux du tout juste passé résistant à l'uniformisation de la vie moderne par l'exhibition de leurs matières et de leurs formes ruinées. Ils auront été remplacés par d'autres structures provisoires en papier mâché qui, aussitôt consommées, seront elles-mêmes détruites sans laisser de traces, créant ainsi le territoire mondialisé de l'amnésie

24. Voir Pierre Caye, *Durer. Éléments pour la transformation du système productif*, Paris, Les Belles Lettres, 2021, p. 308 : « Dans cette perspective, le bidonville devient paradoxalement, en raison sans doute de sa flexibilité et de sa précarité, la forme urbaine la plus résiliente, la mieux capable d'encaisser les chocs, de répondre aux besoins de l'urbanisation accélérée et de s'adapter aux crises, mais elle n'est sans doute pas la plus durable ni la plus propice à nourrir chez les habitants le sens du temps et de la construction de la durée. »

volontaire : « Les ruines constituent l'évidence même que, non seulement les villes ne peuvent être entièrement détruites, mais qu'elles survivent à leur propre destruction, qu'elles ressuscitent encore et encore. Effacer les ruines, c'est effacer les éléments déclencheurs, visibles par tous dans l'espace public, de la mémoire ; une ville sans ruines et vestiges du passé est comme un esprit sans souvenirs[25]. »

25. Rebecca Solnit, *Storming the Gates of Paradise*, Los Angeles, University of California Press, 2007, p. 354.

PREMIÈRE PARTIE

LA RUINE INSTANTANÉE